



"ECRAN ECLAIR"
LA CHRONIQUE CINEMA DE BERNARD MEDIONI

Bonjour, stoïque Romane et bonjour à vous, auditeurs romans ou gothiques. Face à leurs pairs une fois sur la scène du Théâtre du Châtelet, les lauréats des César parvenaient généralement à ne pas se laisser intimider, tout comme les héros en péril de *Gran Torino*, plébiscités depuis le 25 février dernier.



Endeuillé par la disparition de sa femme, le sieur **Walt Kowalski**, misanthrope rude et xénophobe, semble voué désormais à une solitude blasée. Le vétéran de la guerre de Corée entretient en effet des rapports difficiles avec ses deux grands fils, leur préférant apparemment son fidèle labrador et quelques rusés comparses. Tout bascule pourtant le soir où **Thao**, un jeune garçon du voisinage élevé au sein d'une famille hmong en provenance du sud-est asiatique, tente de lui ravir son trésor : une Ford Gran Torino, modèle 1972. L'intrépide septuagénaire ne tarde guère à le mettre en fuite mais découvre bientôt qu'une bande de voyous sans foi ni loi exerce sur le novice d'odieuses pressions, afin de l'intégrer à leur cercle. Peu à peu amadoué par l'attention que lui témoignent la sœur et la mère de l'adolescent, **Kowalski** décide de prendre celui-ci sous son aile. Tel un rachat inopiné, le défi ainsi relevé pourrait bien s'apparenter à un pourvoi de briscard.

Le vingt-neuvième long métrage de l'ex-héros léonien oppose larcins contre garage. Il bénéficie d'une mise en scène charnue, dont l'ardeur avisée n'a d'égale que la rondeur patinée. A son crédit figure également une interprétation experte : **Ahney Her** brille d'authenticité en déracinée prête à pactiser avec l'atrabilaire au prix d'une taquine tactique, **Bee Vang** affiche une aisance tout en nuances, apte à concilier l'épure et le poids, tandis que l'ubiquiste **Clint Eastwood**, lancé voilà quatorze ans *Sur la route Madison*, renoue ici avec les justiciers burinés et soupe au lait chers à son cœur, toujours prompt à pousser loin le bougon. Tous évoluent sous des éclairages aux pâleurs graciles et aux grisailles plastiques, propres à transfigurer ce crépuscule d'essieux.

Ajoutons que les dialogues vibrent d'une fringante verdeur, entre sémillante truculence et malice placide, irrigués par un humour coriace. Par ailleurs, le cinéaste traite avec un doigté éprouvé et une exigeante élégance la thématique de la rédemption, déjà à l'épicentre de *L'homme des hautes plaines*, de *Pale rider* ou d'*Impitoyable*. Et d'accommoder l'harmonieux et l'acrimonieux, en préférant cette fois au Grand Ouest dantesque les déconforts urbains. Il compose de surcroît une ode à l'acceptation de l'autre, sans solennité, ni sévérité. Ainsi, le récit dépeint avec une espiègle délicatesse les rapports tissés par la famille hmong et leur voisin au départ hostile,

Thao et son entourage parvenant à force d'attention à transformer le marquis de carapace en pacha doté.

Pour autant, une telle fiction surligne abusivement ses ambitions morales, au point de frôler une certaine lourdeur. A cet égard, le personnage de l'ecclésiastique manque singulièrement de relief, même si une atypique oraison le soustrait in extremis à son monolithisme. De même, les précoces ambassadeurs de la noirceur affichent une fâcheuse minceur, comme si un manichéisme indiscret, rarissime chez le réalisacteur, avait émoussé en la circonstance son sens du contraste.

L'épilogue déçoit quant à lui, malgré la surprise ménagée, car il propose une sortie habile alors que le crescendo de la dernière demi-heure promettait une apothéose. Enfin, dénouement excepté, l'intrigue trahit dès sa mise en place la nature de son futur cheminement. La misanthropie repentie ne suffit donc pas ici à prendre le spectateur de court, au risque d'imposer l'équation suivante : **Alceste**, rien de nouveau.

Convaincant, conséquent mais contingent, *Gran Torino* draine un quatorze trois quarts. Pareille fable, pour adultes et adolescents, possède certes un lustre artistique enviable. Aux accents d'une musique âpre et noble, elle déploie en outre une plantureuse humanité, tout en composant un subtil portrait urbain à l'encre d'échine. La tension dramatique s'éténue toutefois, desservie par sa quête éperdue de grâce, alors qu'avec une pureté innée, *Lettres d'Iwo Jima* et surtout, *L'échange* avaient su susciter sublimité. Reste une œuvre aussi dense que sensible, peuplée de consciences au désarroi, à juger comme son acariâtre au cas par cas.

(Sur l'air de *Ma cabane au Canada*, interprété par Line Renaud) :

L'acariâtre, au cas par cas,
Etudie les scéléérats,
En vue d'un rugueux accueil
Œil pour œil.

A la semaine prochaine ; je vous embrasse.

